

Dong Xi



Tu ne sais pas
combien elle est belle

traduit du chinois par Isild Darras

TU NE SAIS PAS COMBIEN ELLE EST BELLE

Collection *l'Aube poche*
dirigée par Marion Hennebert

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

© Dong Xi, 2002, 2003 et 2005

© Éditions de l'Aube, 2013
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0797-2

Dong Xi

Tu ne sais pas combien elle est belle

Nouvelles traduites du chinois
par Isild Darras

éditions de l'aube

Autorité

Clic!

Hu Nong tendit la main pour éteindre la lampe de chevet. Il ne l'avait pas encore retirée que l'obscurité, comme un linceul, enveloppait étroitement ses doigts et son bras. Il profita du noir pour se déshabiller. Les froissements de ses vêtements ressemblaient aux battements d'un nageur dans la nuit.

Il s'allongea, dans la position d'un martyr. Les ronflements retentirent dès le moment où sa tête rencontra l'oreiller. Depuis qu'il avait éteint et s'était déshabillé jusqu'à ce qu'il s'allongeât et ronflât, il n'avait pas gaspillé la moindre seconde; il semblait être né pour accomplir au mieux cette série de mouvements.

Ignorant combien de temps il avait dormi, évidemment, il tendit la main droite pour toucher Zhang Yue. Il eut l'impression d'avoir étendu le bras sur presque un kilomètre, sans jamais l'atteindre. Il ressentit une impression de froid sur le cou, comme s'il était couvert d'un bloc de glace.

Clic!

Il alluma la lampe de chevet. Il vit Zhang Yue assise au bord du lit, tête baissée, immobile comme une boîte en papier; elle n'avait pas l'intention de dormir.

— Sais-tu ce qui fait le plus de bruit la nuit? lui demanda-t-il.

Zhang Yue garda le silence. Silence... Silence... On explose ou on meurt.

— Tu ne sais pas? Je te le dis: c'est une lampe qu'on allume.

Sa réponse ne toucha absolument pas Zhang Yue. Il se frotta trois fois l'œil gauche, puis le droit, et ouvrit les deux yeux en grand, de peur d'être en train de rêver. Des deux mains, il la saisit par les épaules et la fit descendre sur le lit avec lenteur et douceur. Mais à peine avait-il lâché prise que le buste de Zhang Yue rebondit à sa place initiale. Son bond fut si rapide que l'on n'aurait pu s'empêcher de croire que ses reins étaient montés sur ressorts. Hu Nong se dit: La difficulté, c'est comme le ressort. Tout dépend de la force. Si tu as de la force, il est mou. Si tu es faible, il est dur.

— Qu'est-ce qu'il y a, enfin? demanda-t-il. Tu as besoin d'argent, ou quoi?

— Tu sais très bien de quoi j'ai besoin.

— Non, je ne sais pas.

Les lèvres de Zhang Yue tremblaient comme un moteur; les mots qu'elle avait très envie de dire éclatèrent :

— Je... je... je veux qu'on se marie.

Sa demande, comme une balle, atteignit la poitrine de Hu Nong. Il s'effondra sur le lit, aussi mou que de l'eau.

— Pourquoi? Tu n'as pas compris que le mariage, c'est la tombe? Tu sais bien que ça me fait peur! Pourquoi tu m'ennuies encore avec ça?

Chaque fois qu'il posait une question, il tirait un peu plus la couverture à lui. Elle glissa sur son ventre, sa poitrine, sa tête, et l'enveloppa enfin solidement. Il ressemblait à un rat caché au fond d'un lit.

Zhang Yue dit à la couverture :

— Il faut que tu me donnes une explication.

— J'ai peur.

— On vit ensemble et tu n'as pas peur! Je vais prévenir ton père: je vais lui parler de toutes nos affaires.

Le lendemain matin à dix heures, Hu Zhong, le père de Hu Nong, demanda à son fils de venir dans son bureau. Devant la table était placé un canapé imitation cuir. Au mur, derrière ses épaules, était suspendue une dizaine de drapeaux en soie, sur lesquels il était inscrit: Ce qui compte le plus dans la guerre, c'est la rapidité du mouvement; encourager la justice;

débarrasser le peuple d'un fléau. Ils étaient tous rouges ; comme le soleil, ils empourpraient le bureau et les épaules de Hu Zhong. Hu Nong s'assit sur le canapé imitation cuir et croisa même les jambes. Hu Zhong leva sa large main droite et frappa sur le bureau, comme sur le bureau d'un juge. Hu Nong tressaillit. Hu Zhong frappa à nouveau :

— Debout ! Lève-toi ! Qui t'a dit de t'asseoir ? De quel droit t'assois-tu sur le canapé avant que je te l'aie ordonné ?

Comme un malfaiteur, Hu Nong se leva docilement. On aurait dit que ses jambes étaient chargées d'électricité : elles tremblaient légèrement. Il constata que son père portait le chapeau de façon tout à fait irréprochable, et que les boutons de sa veste étaient impeccablement alignés.

— Pourquoi n'es-tu toujours pas marié ?

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Peu importe. De toute façon, je ne veux pas me marier.

— Zhang Yue n'est-elle pas belle ?

— Si.

— N'est-elle pas digne de toi ?

— Elle vaut mieux que moi. Si tu n'étais pas le directeur adjoint du bureau de la Sécurité publique, elle n'aurait absolument pas fait attention à moi.

— Tu dis des bêtises! Elle n'est pas mal du tout. Ses mensurations, son visage, sa peau, ses cheveux, et aussi sa voix, ses dents, son groupe sanguin, son poids, ses oreilles, l'arête de son nez, ses paupières... c'est le top de cette ville! Je t'ordonne de te marier avec elle dans les quinze jours.

Hu Nong baissa la tête; ses jambes tremblaient maintenant plus fort. Hu Zhong frappa à nouveau sur la table. Hu Nong, la tête baissée comme si elle était maintenue par une main invisible, tendit brusquement le cou.

— Dans le passé, je me concentrais sur les criminels. À partir d'aujourd'hui, je vais m'occuper de toi. Entendu? M'occuper de toi!

— Oui.

— Bien, file!

Hu Nong fit un demi-tour en règle et tourna le dos à Hu Zhong.

— Attends, attends!

Hu Nong s'arrêta et se retourna vers Hu Zhong.

— Tu as entendu tout ce que je viens de dire?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as entendu?

— Que tu vas t'occuper de moi.

— Et puis?

— C'est tout; j'ai dit tout ce que j'ai entendu.

— Ça ne va pas. Il y a aussi ton mariage, tu as compris?

TU NE SAIS PAS COMBIEN ELLE EST BELLE

— Oui.

— Bien, file !

Hu Nong recula vers la porte en s'inclinant. Il observait l'expression de Hu Zhong, de peur qu'il ne proclamât à nouveau un ordre grotesque. À peine l'une de ses jambes eut-elle franchi le seuil qu'il entendit son père, comme il l'avait prévu :

— Reviens, reviens !

Hu Nong se retourna, avança à petits pas et arriva à nouveau devant le bureau de Hu Zhong.

— Depuis quand vis-tu avec Zhang Yue ?

— Depuis un an.

— Comment vous êtes-vous connus ?

— Puis-je m'asseoir sur le canapé ? Ça ne va pas, j'ai des fourmis dans les jambes.

— Assieds-toi. Raconte-moi précisément votre rencontre. Défense d'omettre quoi que ce soit.

— Pourrais-tu me donner une cigarette ?

Hu Zhong retira une cigarette et un briquet du tiroir et les lança à Hu Nong.

Hu Nong alluma la cigarette et tira une bouffée de toutes ses forces. Il retint la fumée dans sa bouche et dans sa cage thoracique une minute environ ; un peu de fumée ressortit enfin par ses narines. Il enfonça les doigts dans ses cheveux ; la fumée, suivant les doigts et les cheveux, s'envola vers le plafond. À la vue de cette série de gestes, Hu Zhong jugea qu'il était prêt à parler :

— Parle, Hu Nong!

— C'était l'année dernière, le 1^{er} juin. Devant la porte des toilettes publiques de la rue Xinhua. Elle n'avait pas de monnaie pour le vieux qui gardait l'entrée. Aussi il ne la laissa pas passer. Elle était prête à lui laisser un billet de cent yuans en gage. Il avait refusé en secouant la tête :

— Que vous mettiez ou non un billet de cent yuans en gage, c'est pareil. Quand vous sortirez des toilettes, je ne pourrai pas vous rendre la monnaie. Vous irez en faire auprès de n'importe qui. Tout en descendant l'avenue, vous vous éloignerez de plus en plus. Finalement, vous m'oublierez. Même si vous finissez par obtenir votre monnaie, vous ne reviendrez pas pour deux mao¹. Des gens comme vous, j'en vois beaucoup.

J'arrivai à la porte des toilettes au moment où ils se disputaient. La main droite sur le ventre, le billet dans la main gauche, elle voulut que je lui fasse la monnaie. La moitié de son visage était noire et l'autre moitié, encore resplendissante, noircissait à vue d'œil.

— C'est bien deux mao ? Les voilà.

— Ma vessie va craquer, prévint-elle, le dos courbé, en entrant dans les toilettes.

Quand je ressortis, je m'aperçus qu'elle m'attendait.

1. Un Mao équivaut à un dixième de yuan.

TU NE SAIS PAS COMBIEN ELLE EST BELLE

— Vous rendre deux mao, c'est vous humilier. Vous inviter à dîner, ce serait de mauvais goût. Alors, puisque vous m'avez offert les toilettes, je vous invite à écouter une symphonie au Xindu.

J'acceptai son invitation. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés.

— Et après ?

— Après, j'ai appris qu'elle s'appelait Zhang Yue. Sexe: féminin; taille: un mètre soixante-dix; poids: soixante-cinq kilos. Elle avait été membre de l'équipe de badminton de la province, puis avait abandonné et travaillait au bureau municipal des postes et télécommunications. Célibataire. Elle avait de l'humour, de l'enthousiasme et de l'obstination. Elle était passionnée de musique et aimait jouer au badminton.

— Et après ?

— Après, je lui ai demandé de vivre avec moi. Je lui ai bien précisé qu'il ne s'agissait que de vivre ensemble, et non de se marier, ou avoir des enfants. Elle a immédiatement accepté. Malgré cela, je me sentais inquiet. Je lui demandai si elle n'allait pas se rétracter. Elle changea aussitôt de visage :

— Il faut que je rédige une lettre de garantie ?

— Ce serait bien.

Au moment où nous allions coucher ensemble, elle me la rédigea, toute nue. Et maintenant, elle revient sur sa parole.

Hu Zhong agita un peu sa large main droite :

— Une main aussi grande que la mienne peut-elle couvrir ses seins ?

— Il faut que je réponde ?

— Il le faut.

— Non.

— Est-elle vierge ?

— Il faut que je réponde ?

— Il le faut.

— Non.

— Peu importe, c'est une sportive, elle fait régulièrement des mouvements violents.

— Quand elle a couché avec toi, a-t-elle poussé des cris ?

— Non. Au début, elle n'a rien dit, mais maintenant elle crie de plus en plus fort.

— Fort comment ? Elle ne va pas jusqu'à crier des slogans réactionnaires ?

— Non.

Hu Zhong agita la main vers Hu Nong. Celui-ci se leva et avança devant le bureau de son père. Hu Zhong pointa une feuille de brouillon de son index droit :

— Signe !

Hu Nong vit que le contenu de leur conversation avait été consigné sur la feuille.

— Pourquoi faut-il que je signe ? Pourquoi fallait-il prendre des notes ?